**II - L’expérience est-elle partageable ? Peut-on et pourquoi exprimer sa sensibilité ?**

1. **Adam Smith Théorie des sentiments moraux, 1759**

Aussi égoïste que l’homme puisse être supposé, il y a évidemment certains principes dans sa nature qui le conduisent à s’intéresser à la fortune des autres et qui lui rendent nécessaire leur bonheur, quoiqu’il n’en retire rien d’autre que le plaisir de les voir heureux. De cette sorte est la pitié ou la compassion, c’est-à-dire l’émotion que nous sentons pour la misère des autres, que nous la voyions ou que nous soyons amenés à la concevoir avec beaucoup de vivacité. Que souvent notre chagrin provienne du chagrin des autres est un fait trop manifeste pour exiger des exemples afin de le prouver. En effet, ce sentiment, comme toutes les autres passions originelles de la nature humaine, n’est pas seulement éprouvé par les hommes vertueux et doués d’humanité, quoique peut-être ces derniers puissent le sentir avec la plus exquise sensibilité. Le brigand le plus brutal, le plus endurci de ceux qui violent les lois de la société, n’en est pas totalement dépourvu.
Parce que nous n’avons pas une expérience immédiate de ce que les autres hommes sentent, nous ne pouvons former une idée de la manière dont ils sont affectés qu’en concevant ce que nous devrions nous-mêmes sentir dans la même situation. Que notre frère soit soumis au supplice du chevalet, aussi longtemps que nous serons à notre aise jamais nos sens ne nous informeront de ce qu’il souffre. Ces derniers n’ont jamais pu et ne peuvent jamais nous transporter au-delà de notre personne. Ce n’est que par l’imagination que nous pouvons former une conception de ce que sont nos sensations. Et cette faculté ne peut nous y aider d’aucune autre façon qu’en nous représentant ce que pourraient être nos propres sensations si nous étions à sa place. Ce sont les impressions de nos sens seulement et non celle des siens, que nos imaginations copient. Par l’imagination nous nous plaçons dans sa situation, nous nous concevons comme endurant les mêmes tourments, nous entrons pour ainsi dire à l’intérieur de son corps et devenons, dans une certaine mesure, la même personne.

L’intime peut-il se partager ? Contre l’idée d’un moi radicalement inaccessible à autre -solipsisme – homme voué à l’intersubjectivité

1. Comment l’auteur établit-il le caractère naturel, universel et désintéressé de la sympathie ?
2. En quoi l’imagination permet-elle de se mettre à la place d’autrui ?
3. Pourquoi cependant ce transport hors de soi ne se fait-il que « pour ainsi dire » et « dans une certaine mesure » ?
4. En quoi l’exemple d’un frère renforce-t-il l’argumentaire ?
5. Quelles sont dès lors les forces et les faiblesses de la sympathie dans le partage des sentiments ?
6. **Rousseau Essai sur l’origine des langues Chapitre I, 1781**

Si-tôt qu’un homme fut reconnu par un autre pour un Être sentant, pensant & semblable à lui, le desir ou le besoin de lui communiquer ses sentimens & ses pensées lui en fit chercher les moyens. Ces moyens ne peuvent se tirer que des sens, les seuls instrumens par lesquels un homme puisse agir sur un autre. Voilà donc l’institution des signes sensibles pour exprimer la pensée. Les inventeurs du langage ne firent pas ce raisonnement, mais l’instinct leur en suggera la conséquence.

Les moyens généraux par lesquels nous pouvons agir sur les sens d’autrui se bornent à deux ; savoir, le mouvement & la voix. L’action du mouvement est immédiate par le toucher ou médiate par le geste ; la premiere ayant pour terme la longueur du bras, ne peut se transmettre à distance, mais l’autre atteint aussi loin que le rayon visuel. Ainsi restent seulement la vue & l’ouie pour organes passifs du langage entre des hommes dispersés.

Quoique la langue du geste & celle de la voix soient également naturelles, toutefois la premiere est plus facile & dépend moins des conventions : car plus d’objets frappent nos yeux que nos oreilles, & les figures ont plus de variété que les sons ; elles sont aussi plus expressives & disent plus en moins de tems. L’amour, dit-on, fut l’inventeur du dessein. Il put inventer aussi la parole, mais moins heureusement. Peu content d’elle, il la dédaigne, il a des manieres plus vives de s’exprimer. Que celle qui traçoit avec tant de plaisir l’ombre de son Amant lui disoit de choses !

(…)

Mais lorsqu'il est question d'émouvoir le cœur & d'enflammer les passions, c'est toute autre chose. L'impression successive du discours, qui frappe à coups redoublés, vous donne une bien autre émotion que la présence de l'objet même, où d'un coup-d'œil vous avez tout vu. Supposez une situation de douleur parfaitement connue, en voyant la personne affligée vous serez difficilement ému jusqu'à pleurer ; mais laissez-lui le tems de vous dire tout ce qu'elle sent, & bientôt vous allez fondre en larmes. Ce n'est qu'ainsi que les scenes de tragédie font leur effet (\*)

[\* J'ai dit ailleurs pourquoi les malheurs feints nous touchent bien plus que les véritables. Tel sanglote à la tragédie qui n'eût de ses jours pitié d'aucun malheureux. L'invention du Théâtre est admirable pour énorgueillir notre amour-propre de toutes les vertus que nous n'avons point.]

La seule pantomime sans discours vous laissera presque tranquille ; le discours sans geste vous arrachera des pleurs. Les passions ont leurs gestes, mais elles ont aussi leurs accens, & ces accens qui nous font tressaillir, ces accens auxquels on ne peut dérober son organe, pénétrent par lui jusqu'au fond du cœur, y portent malgré nous les mouvemens qui les arrachent, & nous font sentir ce que nous entendons

1-Quelle est l’origine du langage selon Rousseau ?

2-Quels sont les deux moyens sensibles et naturels dont l’homme dispose pour entrer en relation avec autrui ?

3-Quels arguments ont permis à Rousseau d’établir qu’ « on parle aux yeux bien mieux qu’aux oreilles » ?

1. Quels avantages Rousseau attribue-t-il cependant à la voix ?

La parole est-elle ce qui permet le mieux d’émouvoir autrui ?

**3-- Henri Bergson, *Le rire. Essai sur la signification du comique* (1901), chapitre III : "Le comique de caractère", PUF, coll. "Quadrige", 2002, p. 117-118.**

*"****Nous ne voyons pas les choses mêmes ; nous nous bornons, le plus souvent, à lire des étiquettes collées sur elles****. Cette tendance, issue du besoin, s'est encore accentuée sous l'influence du langage, car les mots (à l'exception des noms propres) désignent tous des genres. Le mot, qui ne note de la chose que sa fonction la plus commune et son aspect banal, s'insinue entre elle et nous, et en masquerait la forme à nos yeux si cette forme ne se dissimulait déjà derrière les besoins qui ont créé le mot lui­-même.*

 *Et ce ne sont pas seulement les objets extérieurs, ce sont aussi nos propres états d'âme qui se dérobent à nous dans ce qu'ils ont d'intime, de personnel, d'originalement vécu. Quand nous éprouvons de l'amour ou de la haine, quand nous nous sentons joyeux ou tristes, est­-ce bien notre sentiment lui­-même qui arrive à notre conscience avec les mille nuances fugitives et les mille résonances profondes qui en font quelque chose d'absolument nôtre ? Nous serions alors tous romanciers, tous poètes, tous musiciens. Mais, le plus souvent, nous n'apercevons de notre état d'âme que son déploiement extérieur. Nous ne saisissons de nos sentiments que leur aspect impersonnel, celui que le langage a pu noter une fois pour toutes parce qu'il est à peu près le même, dans les mêmes conditions, pour tous les hommes. Ainsi, jusque dans notre propre individu, l'individualité nous échappe.*

***Nous nous mouvons parmi des généralités et des symboles****, comme en un champ clos où notre force se mesure utilement avec d'autres forces ; et, fascinés par l'action, attirés par elle, pour notre plus grand bien, sur le terrain qu'elle s'est choisi,****nous vivons dans une zone mitoyenne entre les choses et nous, extérieurement aux choses, extérieurement aussi à nous­-mêmes****.”*

1-Pourquoi le langage est-il incapable selon Bergson d’exprimer fidèlement nos sentiments et d’une manière générale la réalité même des choses ? Choisissez un mot et illustrez le propos de Bergson par un exemple.

2-Concernant ces infirmités, faut-il accuser le langage articulé ou celui qui cherche à s’exprimer ?

3-Ce texte contredit-il la destination de la parole analysée par Rousseau dans le texte 2 ? Justifiez votre réponse.

Comment le romancier et le poète peuvent-ils exprimer ce qui, pour nous, est inexprimable ?

4-Merleau-Ponty, ***La phénoménologie de la perception*** (1945)

« Il n’est pas plus naturel ou pas moins conventionnel de crier dans la colère ou d’embrasser dans l’amour (1) que d'appeler table une table. Les sentiments et les conduites passionnelles sont inventés comme les mots. Même ceux qui, comme la paternité, paraissent inscrits dans le corps humain sont en réalité des institutions (2). Il est impossible de superposer chez l’homme une première couche de comportements que l’on appellerait « naturels » et un monde culturel ou spirituel fabriqué. Tout est fabriqué et tout est naturel chez l’homme, comme on voudra dire, en ce sens qu’il n’est pas un mot, pas une conduite qui ne doive quelque chose à l’être simplement biologique – et qui en même temps ne se dérobe à la simplicité de la vie animale, ne détourne de leur sens les conduites vitales, par une sorte d’échappement et par un génie de l’équivoque qui pourraient servir à définir l’homme. »

Maurice Merleau-Ponty, Sens et Non-Sens, 1948, Nagel, 1966, p. 94-95.

"En fait les jeunes enfants comprennent les gestes et les expressions de physionomie bien avant d’être capables de les reproduire pour leur compte, il faut donc que le sens de ses conduites leur soi pour ainsi dire adhérent. Il nous faut rejeter ici ce préjugé qui fait de l’amour, de la haine ou de la colère des « réalités intérieures » accessibles à un seul témoin, celui qui les éprouve. Colère, honte, haine, amour ne sont pas des faits psychiques cachés au plus profond de la conscience d’autrui, ce sont des types de comportement ou des styles de conduite visibles du dehors. Ils sont sur ce visage ou dans ces gestes et non pas cachés derrière eux. La psychologie n’a commencé de se développer que le jour où elle a renoncé à distinguer le corps et l’esprit, où elle a abandonné les deux méthodes corrélatives de l’observation intérieure et de la psychologie physiologique. […] Puisque l’émotion n’est pas un fait psychique et interne, mais une variation de nos rapports avec autrui et avec le monde lisible dans notre attitude corporelle, il ne faut pas dire que seuls les signes de la colère ou de l’amour sont donnés au spectateur étranger et qu’autrui est saisi indirectement et par une interprétation de ces signes, il faut dire qu’autrui m’est donnée avec évidence comme comportement."

**5-Wittgenstein Investigations philosophiques $293 et 303, 1953**

$293. Si je dis de moi-même que ce n’est qu’à partir de mon propre cas que je sais ce que signifie le mot « douleur » -ne devrais-je pas dire la même chose d’autrui également ? Et comment puis-je généraliser ce cas unique de manière aussi irréfléchie ?

Or, chacun vient dire qu’il ne sait ce qu’est la douleur qu’à partir de son propre cas ! Supposez que chacun ait une boite avec quelque chose dedans : nous appelons un « scarabée ». *Personne ne pourra regarder dans la boîte d’aucun autre, et chacun dira qu’il ne sait ce qu’est un scarabée que pour avoir regardé le sien propre. Or il se pourrait fort bien que chacun celât quelque chose de différent dans sa boîte. On pourrait même imaginer un genre de chose susceptible de changer constamment. Mais à supposer que le mot « scarabée » ait tout de même un sens usuel dans le langage de ces personnes ? – Il ne servirait pas alors à désigner une chose. La chose dans la boîte n’appartient d’aucune manière au jeu de langage ; pas même comme un quelque chose : car la boîte pourrait aussi bien être vide. Non, on pourrait « abréger » au moyen de la chose dans la boîte ; quoique ce puisse être cela se supprime.*

C’est-à-dire : si l’on construit la grammaire des expressions de la sensation sur le modèle de « l’objet et de sa désignation » l’objet même disparaît comme hors de propos.

(…)

303. « Je peux seulement croire qu’autrui souffre, mais je sais que je souffre. » Ou : on peut se décider à dire « Je crois qu’il souffre » au lieu de « Il souffre ». Mais c’est tout. Ce qui praît être ici une explication, ou une affirmation, relative à un procuessus mental, est en vérité l’échange d’une expression contre une autre qui , alors que nous philosophons, nous semble être plus frappante.

Essayez seulement – dans un cas réel- de douter de la peur de la douleur d’autrui !

6- ***Vendredi ou les limbes du Pacifique*, collection Folio, Éd. Gallimard, 1972, pp. 53-55.**

La solitude n'est pas une situation immuable où je me trouverais plongé depuis le naufrage de la Virginie. C'est un milieu corrosif qui agit sur moi lentement, mais sans relâche et dans un sens purement destructif. Le premier jour, je transitais entre deux sociétés humaines également imaginaires : l'équipage disparu et les habitants de l'île, car je la croyais peuplée. J'étais encore tout chaud de mes contacts avec mes compagnons de bord. Je poursuivais imaginairement le dialogue interrompu par la catastrophe. Et puis elle s'est révélée déserte. J'avançai dans un paysage sans âme qui vive. Derrière moi, le groupe de mes malheureux compagnons s'enfonçait dans la nuit. Leurs voix s'étaient tues depuis longtemps, quand la mienne commençait seulement à se fatiguer de son soliloque. Dès lors je suis avec une horrible fascination le processus de déshumanisation dont je sens en moi l'inexorable travail.
Je sais maintenant que chaque homme porte en lui — et comme au-dessus de lui — un fragile et complexe échafaudage d'habitudes, réponses, réflexes, mécanismes, préoccupations, rêves et implications qui s'est formé et continue à se transformer par les attouchements perpétuels de ses semblables. Privée de sève, cette délicate efflorescence s'étiole et se désagrège. Autrui, pièce maîtresse de mon univers... Je mesure chaque jour ce que je lui devais en enregistrant de nouvelles fissures dans mon édifice personnel. Je sais ce que je risquerais en perdant l'usage de la parole, et je combats de toute l'ardeur de mon angoisse cette suprême déchéance. Mais mes relations avec les choses se trouvent elles-mêmes dénaturées par ma solitude. Lorsqu'un peintre ou un graveur introduit des personnages dans un paysage ou à proximité d'un monument, ce n'est pas par goût de l'accessoire. Les personnages donnent l'échelle et, ce qui importe davantage encore, ils constituent des points de vue possibles, qui ajoutent au point de vue réel de l'observateur d'indispensables virtualités.
A Speranza, il n'y a qu'un point de vue, le mien, dépouillé de toute virtualité. Et ce dépouillement ne s'est pas fait en un jour. Au début, par un automatisme inconscient, je projetais des observateurs possibles — des paramètres — au sommet des collines, derrière tel rocher ou dans les branches de tel arbre. L'île se trouvait ainsi quadrillée par un réseau d'interpolations et d'extrapolations qui la différenciait et la douait d'intelligibilité. Ainsi fait tout homme normal dans une situation normale. Je n'ai pris conscience de cette fonction — comme de bien d'autres — qu'à mesure qu'elle se dégradait en moi. Aujourd'hui, c'est chose faite. Ma vision de l'île est réduite à elle-même. Ce que je n'en vois pas est un inconnu absolu... Partout où je ne suis pas actuellement règne une nuit insondable. Je constate d’ailleurs en écrivant ces lignes que l’expérience qu’elles tentent de restituer non seulement est sans précédent, mais contrarie dans leur essence même ls mots que j’emploie. Le langage relève en effet d’une façon fondamentale de cet univers peuplé où les autres sont comme autant de phares créant autour d’eux un îlot lumineux à l(intérieur duquel tout est-sinon connu- du moins connaissable. Les phares ont disparu de mon champ. Nourrie par ma fantaisie, leur lumière est encore longtemps parvenue jusqu’à moi. Maintenant, cela est fait, les ténèbres m’environnent.

Et ma solitude n’attaque pas que l’intelligibilité des choses. Elle mine jusqu’au fondement même de leur existence. De plus en plus, je suis assailli de doutes sur la véracité du témoignage de mes sens.
Je sais maintenant que la terre sur laquelle mes deux pieds appuient aurait besoin pour ne pas vaciller que d'autres que moi la foulent. Contre l'illusion d'optique, le mirage, l'hallucination, le rêve éveillé, le fantasme, le délire, le trouble de l'audition... le rempart le plus sûr, c'est notre frère, notre voisin, notre ami ou notre ennemi, mais quelqu'un, grands dieux, quelqu'un !

1. Quels sont les effets de l’absence d’autrui sur le vécu de Robinson ? Relevez tous les éléments de « déshumanisation » impliqués ici.
2. Relevez les troubles évoqués dans la dernière phrase, et montrez en quoi la présence d’autrui constitue un « rempart » constitutif de l’expérience de chacun.
3. En quoi peut-on alors précisément affirmer que notre expérience d’homme normal dans une situation normale » (l.35) est toujours une expérience partagée ? Illustrez votre propos par des exemples concrets.

Trouvez un exemple de peinture ou de gravure illustrant l’affirmation selon laquelle les personnages donnent l’échelle et introduisent des points de vue possibles sur le monde et présentez-le dans un court exposé à la classe.

Le genre des robinsonnades permet-il de mettre en valeur l’importance de partager ses expériences pour en mesurer toute leur richesse ?